

en âge qui n'aient eu leur part des plaisirs et des peines de ce monde, de succès ou de revers, qu'elle qu'ait pu être leur position, dans la richesse, ou dans la pauvreté. Dans le fait, un état variable est peut-être celui qui nous convient le mieux sur cette terre, en autant que si nous étions constamment heureux, nous voudrions ne laisser jamais ce monde, et que si nous étions toujours malheureux, nous désirerions que la mort nous délivrât de nos maux, avant que la durée de notre vie fût remplie. L'incertitude de toutes les jouissances, et de la vie elle-même, est un des sages arrangemens de notre Créateur. Il est un autre fait que nous ne devons pas oublier, savoir, qu'une vie pauvre, comparativement parlant, et un travail incessant, n'amènent pas toujours le malheur et la misère, pas plus que la richesse et un rang élevé ne procurent un bonheur constant. L'homme pauvre et laborieux peut avoir de vraies jouissances, s'il se porte bien, et s'il a de quoi se nourrir et se vêtir convenablement, mais le bonheur de l'homme riche dépend entièrement de l'usage qu'il fait de ses richesses, et de la manière dont il se comporte dans sa situation élevée. Le rang et la richesse sont des dons importants pour ceux qui les possèdent, mais accompagnés d'une responsabilité sérieuse, car il y a peu à douter qu'on ne se rende coupable, en ne s'en servant que pour son propre et unique avantage. Les gens riches se feraient illusion, s'ils croyaient n'être pas tenus d'employer et de distribuer leurs richesses autant pour le bien de la société à la quelle ils appartiennent, que pour leur propre satisfaction ou leur avantage particulier.

*Au Rédacteur du Journal d'Agriculture.*

CHER MONSIEUR:—Si vous jugez le peu de lignes qui suivent dignes d'occuper un petit espace dans les colonnes de votre estimable journal, vous m'obligerez, en les y insérant, en autant que je crois y parler d'un sujet de la plus grande importance pour les cultivateurs généralement, dans un hiver si rude, et si dangereux pour les animaux nourris avec épargne. Je veux parler, M. le Rédacteur, du

gaspiillage, ou de la perte qui se fait annuellement d'un des meilleurs, je pourrais dire, du plus nourrissant de nos fourrages, pour toute espèce de bestiaux, c'est-à savoir, des tiges du maïs ou blé d'Inde. Allez où vous voudrez, vous verrez ces précieuses tiges laissées dans les champs, brisées et foulées aux pieds par les animaux, quand on pourrait les ramasser, les mettre en tas et les serrer à si peu de frais. Pour l'avantage de ceux qui désireraient se procurer un des meilleurs fourrages pour les vaches laitières, durant l'hiver, j'exposerai la méthode simple à laquelle je recour, tous les ans, pour mettre à profit, non seulement ce que je recueille de tiges ou paille de maïs sur ma propre ferme, mais encore ce que j'en peux obtenir de mes voisins, sans autre peine ou dépense que celle de la couper. Pendant ces trois dernières années, j'ai toujours engrangé de six cents à mille bottes ou gerbes de cette paille, et je puis certifier que je n'ai jamais obtenu plus de lait, durant l'hiver, des vaches nourries de foin, avec une portion journalière de racines, que de celles qui n'ont été nourries que de tiges de blé d'Inde seules. Je puis dire que je n'ai jamais vu les animaux manger un fourrage quelconque plus avidement que la paille de blé d'Inde; mais je la réserve toute pour mes vaches à lait. Je puis mentionner aussi, pour montrer la valeur des tiges de maïs, que les pourceaux les mangent avec voracité, et je ne doute nullement que ces animaux ne pussent être entretenus en bon état, pendant l'hiver, avec ce seul fourrage, si on le coupait pour eux; je puis ajouter que je n'ai jamais vu de jeunes animaux mieux profiter, ou avoir meilleure mine, que ceux qui en sont nourris. Je parle, M. le Rédacteur, d'après ma propre expérience, non pas pour le simple plaisir d'écrire, mais dans le but de faire part de ce que cette expérience m'a appris, à ceux de mes confrères en agriculture qui pourraient ne pas connaître les excellentes qualités du fourrage en question, et de leur faire voir la perte qui se fait annuellement, et dont on a sujet de s'étonner, d'un des meilleurs alimens qui puissent être donnés aux animaux: avec ce qui se perd an-